



**DOSSIER
PEDAGOGIQUE
L'EPREUVE**

De Marivaux
par la compagnie
Ces Messieurs sérieux

Créé en novembre 2013.
Co-production Le Théâtre – Scène
conventionnée d'Auxerre.

SOMMAIRE

Quel spectacle pour quel public?

Réfléchir au titre

Entrer dans la pièce par le jeu

- Improviser pour découvrir la force comique du personnage de Blaise
- Lire à haute voix en tenant compte des registres
- Jouer les différents niveaux du texte
- Repérer l'importance de la ponctuation du texte théâtral

Découvrir l'originalité de *L'Épreuve*

- Renouvellement du personnage du valet
- Immoralité du nombre impair
- Primauté de la question sociale au XVIIIème siècle
- Modernité de l'amour chez Marivaux

Interview de Renaud Diligent

Annexes

- Jugements de Marivaux
- Propositions de lectures
- Captation

La compagnie Ces Messieurs Sérieux

QUEL SPECTACLE POUR QUEL PUBLIC?

Le théâtre de Marivaux s'intègre facilement aux programmes de Français des grands collégiens comme des lycéens. Les entrées sont multiples : par le genre (la comédie) par l'histoire littéraire (le renouvellement du théâtre après Molière, l'évolution du personnage au théâtre) par l'Histoire (l'apparition de l'esprit des Lumières et la remise en cause de l'ordre social), par la réflexion sur la représentation du texte théâtral (programme de Première). De plus, la brièveté de la pièce, sa relative simplicité d'action permettent une approche directe par les élèves. Enfin, et c'est l'argument majeur, *L'Épreuve*, et particulièrement grâce à la mise en scène que propose Renaud Diligent, est une pièce sur la jeunesse : nul doute que les adolescents que nous amènerons au spectacle seront touchés par les émois, les doutes et les difficultés rencontrées par ces jeunes gens. Qu'ils aient le langage du XVIIIème, que Marivaux ait écrit il y a près de trois cents ans n'empêche pas que leurs préoccupations soient aussi, et éternellement, les nôtres : **Qu'est-ce qu'aimer et être aimé ? Comment être sûr de l'amour de l'autre ?**

REFLECHIR AU TITRE

Le terme d'« épreuve » est riche de significations qu'on peut faire lister aux élèves. *L'épreuve sert à prouver la valeur, le courage, au sens chevaleresque du terme. C'est elle que le héros du conte, puis du roman, doit traverser et dont il doit triompher. Éprouver quelqu'un, c'est le mettre au défi de résister à quelque chose de puissant : la douleur physique, morale, la tentation, la peur... L'épreuve est censée apporter ainsi une preuve : preuve de courage, de fermeté, de fidélité. Mais une épreuve est aussi une ébauche, un premier jet, un travail inabouti qui appelle des retouches, au sens photographique du terme. On peut demander aux élèves, alors qu'ils lisent la pièce, de relever des citations qui illustreraient chaque acception du mot.*

Puis, à l'issue de cette lecture découverte, demander la rédaction d'un sous-titre, comme il est d'usage pour le théâtre : ainsi « *L'épreuve ou....* ». Cette proposition de sous-titre pourra être réexaminée après le spectacle : les intuitions des élèves à la simple lecture de la pièce pourront se révéler en porte-à-faux par rapport à la proposition de la compagnie, ou au contraire être confirmées.



ENTRER DANS LA PIÈCE PAR LE JEU

IMPROVISER POUR DÉCOUVRIR LA FORCE COMIQUE DU PERSONNAGE DE BLAISE

Pour celui qui lit le théâtre sans le voir, il est sans doute plus facile d'être sensible à l'émotion qu'à l'humour, une bonne partie de la vis comica passant inévitablement par le jeu du comédien. Proposer l'improvisation permet aux élèves de prendre conscience du théâtre en tant que genre à représenter.

Situation 1 : Le personnage A fait une proposition à B qui la refuse catégoriquement. Mais A ajoute alors à sa proposition une somme d'argent. Le jeu consiste à imaginer la réaction de B (refuse-t-il ou accepte-t-il ?)

Situation 2 : Même consigne, mais à laquelle on ajoute deux contraintes : la scène devant s'inscrire dans un registre comique, B change d'avis immédiatement.

On fait ensuite découvrir, dans le texte de Marivaux, le changement de ton et d'attitude de Blaise à la scène 2. La lecture à voix haute, d'abord blanche, puis expressive, cherche à retrouver les nuances de l'improvisation :

LUCIDOR. Vous aimez donc Angélique ?

MAÎTRE BLAISE. Ah ! cette criature-là m'affole, j'en pards si peu d'esprit que j'ai ; quand il fait jour, je pense à elle ; quand il fait nuit, j'en rêve ; il faut du remède à ça, et je viens envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'on vous porte ici, sauf voute grâce, et si ça ne vous tourne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mère, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR. Je vous entends, vous souhaitez que j'engage Madame Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle ?

MAÎTRE BLAISE. Oh dame, quand parfois je li conte ma chance, alle rit de tout son cœur, et me plante là, c'est bon signe, n'est-ce pas ?

LUCIDOR. Ni bon, ni mauvais ; au surplus, comme je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même...

MAÎTRE BLAISE. Et que je sis encore une jeunesse, je n'ons que trente ans, et d'humeur folichonne, un Roger-Bontemps.

LUCIDOR. Le parti pourrait convenir, sans une difficulté.

MAÎTRE BLAISE. Laquelle ?

LUCIDOR. C'est qu'en revanche des soins que Madame Argante et toute sa maison ont eu de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

MAÎTRE BLAISE. Morqué ! vous me faites là un vilain tour avec voute avisement, Monsieur Lucidor ; velà qui m'est bian rude, bian chagrinant et bian traître.

Jarnigué, soyons bons, je l'approuve, mais ne foulons parsonne, je sis voute prochain autant qu'un autre, et ne faut pas peser sur ceti-ci, pour alléger ceti-là. Moi qui avais tant de peur que vous ne mouriez, c'était bian la peine de venir vingt fois demander : « Comment va-t-il, comment ne va-t-il pas ? » Velà-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse, après vous avoir mené moi-même ceti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin garmain ; ma mère était sa tante, et jarni ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR. Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

MAÎTRE BLAISE. Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR. Calmez-vous, est-ce cela que vous en espérez ? Eh bien, je vous en donne douze pour en épouser une autre et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

MAÎTRE BLAISE, étonné. Quoi ? Douze mille livres d'argent sec ?

LUCIDOR. Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique ; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à Madame Argante, je l'exige, entendez-vous ; car si vous

plaisez à Angélique, je serais très fâché de la priver d'un homme qu'elle aimerait.

MAÎTRE BLAISE, se frottant les yeux de surprise. Eh mais, c'est comme un prince qui parle ! Douze mille livres ! Les bras m'en tombent, je ne saurais me ravoïr ; allons, Monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous, ni pus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR. Il n'est pas nécessaire, point de compliments, je vous tiendrai parole.

L'Epreuve, extrait de la scène 2

Enfin, on peut continuer de jouer en improvisant sur le canevas donné par la pièce, à savoir le rebondissement comique suivant :
B tente d'obtenir la somme promise par A, mais sans tenir lui-même son engagement.

En effet, Blaise finaud et cherche à recevoir les douze mille livres tout en épousant Angélique :

MAÎTRE BLAISE. Après que j'ons été si malappris, si brutal ! Eh ! Dites-moi, roi que vous êtes, si, par aventure, Angélique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec ?

LUCIDOR. Ce n'est pas tout à fait cela, écoutez-moi, je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai ; si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien ; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

MAÎTRE BLAISE. Alle me refusera, Monsieur, alle me refusera ; le ciel m'en fera la grâce, à cause de vous qui le désirez.

L'Epreuve, extrait de la scène 2

LIRE A HAUTE VOIX EN TENANT COMPTE DES REGISTRES

Marivaux excelle dans les changements de tonalité et les nuances, et le théâtre en général est un excellent terrain d'exploration de la notion de registre. On peut proposer une lecture expressive de la fin de la scène 6 (ou une improvisation sur canevas à partir des éléments de la scène). L'extrait suivant montre un passage instantané de la rêverie amoureuse à une scène traditionnelle de comédie maître – valet. Lisette et Angélique sont complices comme deux amies au début de la scène, et l'émotion, la tendresse vont brusquement disparaître : Angélique redevient la maîtresse qui donne des ordres. Les élèves travailleront dans l'exagération de ces deux intentions, afin de bien marquer le contraste, source

de comique, puis affineront leur jeu pour gommer les excès.

ANGÉLIQUE. [...] mais dis-moi, Lisette, Monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari ?

LISETTE. Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE. Très considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE. Et que soupçonnez-vous ?

ANGÉLIQUE. Oh ! Je rougirais trop, si je me trompais !

LISETTE. Ne serait-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand seigneur qu'il est par ses richesses ?

ANGÉLIQUE. Bon, lui ! Je ne sais pas seulement moi-même ce que je veux dire, on rêve, on promène sa pensée, et puis c'est tout ; on le verra, ce mari, je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE. Quand ce ne serait qu'un de ses amis, ce serait toujours une grande affaire ; à propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE. Eh, va donc ; à quoi t'amuses-tu là ? Pardi, tu fais bien les commissions qu'on te donne, il n'y sera peut-être plus .

L'Épreuve, extrait de la scène 6

Scène 9 ANGÉLIQUE, LISETTE

LISETTE. Eh bien ! Mademoiselle, êtes-vous instruite ? À qui vous marie-t-on ?

ANGÉLIQUE. À lui, ma chère Lisette, à lui-même, et je l'attends.

LISETTE. À lui, dites-vous ? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence ? Est-ce qu'il est ici ?

ANGÉLIQUE. Eh ! Tu as dû le rencontrer ; il va trouver ma mère.

LISETTE. Je n'ai vu que Monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE. Eh ! Si fait, voilà vingt fois que je te le répète ; si tu savais comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit : c'est moi, mais cela était si clair, si clair, si agréable, si tendre !...

LISETTE. Je ne l'aurais jamais imaginé, mais le voici encore.

Scène 10 LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE

LUCIDOR. Je reviens, belle Angélique ; en allant chez votre mère, j'ai trouvé Monsieur qui arrivait, et j'ai cru qu'il n'y avait rien de plus pressé que de vous l'amener ; c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même ; il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. Il le lui présente. Jetez les yeux dessus : comment le trouvez-vous ?

ANGÉLIQUE, d'un air mourant, le repousse. Je ne m'y connais pas.

LUCIDOR. Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez Madame Argante. Il s'approche d'elle. Êtes-vous contente ?

Angélique, sans lui répondre, tire la boîte aux bijoux et la lui rend sans le regarder : elle la met dans sa main ; et il s'arrête comme surpris et sans la lui remettre, après quoi il sort.

Un autre changement brutal, cette fois de l'euphorie à la déception, entre la scène 9 et la scène 10, peut être joué par les élèves. On part d'une improvisation : le personnage A parle à B avec enthousiasme d'une surprise que C lui a promise. Mais C arrive avec tout autre chose que ce que A avait rêvé.

Cet exercice prépare la lecture expressive du passage où l'enthousiasme d'Angélique, persuadée qu'elle épouse Lucidor, retombe à l'arrivée de Frontin, présenté comme le futur mari.

L'Épreuve, scènes 9 et 10

JOUER LES DIFFERENTS NIVEAUX DU TEXTE

Spécialiste du mensonge et du travestissement, Marivaux excelle à donner à ses personnages un langage à double fond. La double énonciation est un procédé très fréquent chez la plupart des dramaturges, qui en tirent volontiers un parti comique ou tragique. Le plaisir du spectateur est de déjouer toutes les subtilités d'un discours qui se lit à plusieurs niveaux selon qu'on est personnage ou public omniscient. On peut faire comprendre cette caractéristique du texte théâtral par le jeu ou la lecture à haute voix.

Ainsi Blaise, prisonnier de son intérêt, mais tenté aussi d'écouter son cœur, tient des propos incohérents, que seul le spectateur peut décoder. On peut faire découvrir aux élèves le parti comique qu'en tire le dramaturge en commençant par un exercice simple.

On fait dire aux élèves des phrases ou des mots, en leur demandant d'adopter une tonalité contraire (« je suis content » sur le ton de la colère, « je te déteste » avec un geste tendre...) C'est un exercice de théâtre bien connu : l'acteur dit son texte, mais dans un registre différent selon qu'il est placé à tel ou tel endroit du plateau, qui a été au préalable découpé en zones de registres .

La lecture de la scène 13 prend ensuite toute sa saveur, et les élèves comprennent facilement par cet exemple la notion de double énonciation, puisque le discours de Blaise est incohérent pour Lisette, mais parfaitement clair pour le spectateur. Blaise aime Angélique, et trouve Lisette à son goût, mais risque de perdre vingt mille livres s'il suit son inclination :

MAÎTRE BLAISE. Eh bien ! Fillette, à quoi en suis-je avec Angélique ?

LISETTE. Au même état où vous étiez tantôt.

MAÎTRE BLAISE, en riant. Eh mais ! Tant pire, ma grande fille.

LISETTE. Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tant pis que vous dites en riant ?

MAÎTRE BLAISE. C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE. En tout cas, j'ai un avis à vous donner ; c'est qu'Angélique ne paraît pas disposée à accepter le mari que Monsieur Lucidor lui destine, et qui est ici, et que si, dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

MAÎTRE BLAISE, tristement. Croyez-vous ? Eh mais, tant mieux.

LISETTE. Oh ! Vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, vos tant pis si gaillards, et le tout en m'appelant ma grande fille et mon poulet ; il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net, Monsieur Blaise : pour la dernière fois, est-ce que vous m'aimez ?

MAÎTRE BLAISE. Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE. Vous vous moquez donc de moi ?

MAÎTRE BLAISE. Velà une mauvaise pensée.

LISETTE. Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage ?

MAÎTRE BLAISE. Le micmac le requiert.

LISETTE. Le micmac ! Et si on vous la refuse, en serez-vous fâché ?

MAÎTRE BLAISE, riant. Oui-da.

L'Épreuve, extrait de la scène 13

On peut voir également plusieurs « niveaux » dans un texte théâtral, dans la mesure où plusieurs choix s'offrent à l'acteur : son personnage parle, ou se tait, se fait discret ou agit, réagit par le corps, le visage, les déplacements, les bruits...

Dans la perspective de la réflexion sur la représentation du texte théâtral, les élèves se heurtent souvent à la difficulté que présente le personnage muet. Ils le négligent souvent dans leurs analyses, et ne trouvent pas forcément intéressant d'endosser ce rôle au moment du jeu. Pourtant, la scène où Blaise fait la cour à Angélique après avoir complimenté Lisette, est l'occasion d'explorer cette caractéristique : Lisette boude mais ne dit rien. On peut facilement mettre en place cette scène en demandant à deux élèves de lire expressivement leur texte, et à l'élève qui joue Lisette, - qui n'a donc rien à apprendre ni à lire, sinon « quelle cervelle » à la fin -, de jouer exclusivement avec son corps, les didascalies qui la concernent. Bon exemple pour les élèves de comique de gestes à expérimenter :

Scène 5 : ANGÉLIQUE, LISETTE, MAÎTRE BLAISE

ANGÉLIQUE. [...] vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

MAÎTRE BLAISE. Stupéfait j'ons mes prétentions itou, mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je suis amoureux de vous, vous le savez bien.

Lisette lève les épaules.

ANGÉLIQUE. Je l'avais oublié.

MAÎTRE BLAISE. Me voilà pour vous en aviser derechef, vous souciez-vous un peu de ça, Mademoiselle Angélique ?

Lisette boude.

ANGÉLIQUE. Hélas! guère.

MAÎTRE BLAISE. Guère ! C'est toujours quelque chose. Prenez-y garde, au moins, car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGÉLIQUE. Je ne vous le conseille pas, Monsieur Blaise ; car il me semble que non.

MAÎTRE BLAISE. Ah bon ça ; voilà qui se comprend ; c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine ; mais n'importe, ne vous gênez pas, je reviendrai tantôt pour savoir si vous désirez que j'en parle à Madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise ; ruminez ça à part vous, et faites à votre guise, bonjour. Et à Lisette, à part. Que vous êtes avenante !

LISETTE, en colère. Quelle cervelle !

L'Épreuve, extrait de la scène 5

REPERER L'IMPORTANCE DE LA PONCTUATION DU TEXTE THEATRAL

Puisque lire à haute voix, c'est déjà faire passer le texte littéraire du côté de la représentation, on peut avec profit faire travailler les élèves sur la ponctuation, par l'oralisation...

Le texte de Marivaux connaît des variantes de ponctuation en fonction de ses éditions, et il n'est pas possible de se référer au manuscrit. C'est ainsi le choix de l'imprimeur de l'époque qui fait d'abord référence, puis celle de l'édition établie par F.Deloffre dans les années 60, la plus souvent respectée. Jean Goldzink, pour Garnier Flammarion, propose une autre version, comme il l'explique dans la note liminaire (p.18). Ainsi, on peut donner à trois groupes d'élèves les trois versions suivantes d'une même réplique, les leur faire lire de manière expressive avec une attention toute particulière portée à la ponctuation. Ce travail fera ressortir l'importance de celle-ci, car elle nuance le sens de la réplique, voire le modifie.

Extrait de la scène 18,
Edition de 1740 :

ANGELIQUE - Quoi, vous aussi, Lisette, vous m'accablez, vous me déchirez, eh que vous ai-je fait ? Quoi, un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, et je l'aimerais ? Moi, qui ne pourrais pas le souffrir s'il m'aimait, moi qui ai de l'inclination pour un autre, j'ai donc le cœur bien bas, bien misérable ; ah que l'affront qu'on me fait m'est sensible !

Edition Deloffre :

ANGELIQUE - Quoi ! Vous aussi, Lisette ? Vous m'accablez, vous me déchirez. Eh ! que vous ai-je fait ? Quoi ! Un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, et je l'aimerais, moi, qui ne pourrais pas le souffrir s'il m'aimait, moi qui ai de l'inclination pour un autre ? J'ai donc le cœur bien bas, bien misérable ; ah ! Que l'affront qu'on me fait m'est sensible !

Edition Goldzink (pour GF) :

ANGELIQUE – Quoi, vous aussi, Lisette, vous m'accablez, vous me déchirez, eh, que vous ai-je fait ? Quoi, un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, et je l'aimerais ? Moi, qui ne pourrais pas le souffrir s'il m'aimait, moi qui ai de l'inclination pour un autre, j'ai donc le cœur bien bas, bien misérable ; ah ! que l'affront qu'on me fait m'est sensible !

On peut ensuite s'amuser à chercher d'autres répliques et à en faire varier le sens en modifiant la ponctuation. Cet exercice modeste peut avoir un double objectif : celui de rendre sensible les élèves à la ponctuation lorsqu'ils lisent, analysent, voire jouent le texte, et celui d'améliorer leur écriture dans les divers travaux qu'on leur demande.

Exemples : (la ponctuation a été retirée)

*LUCIDOR – Oui je vous les promets sans vous ôter
cependant la liberté de vous présenter pour
Angélique au contraire j'exige même que vous la
demandiez à Madame Argante je l'exige entendez-vous
car si vous plaisez à Angélique je serais très fâché de la
priver d'un homme qu'elle aimerait*

L'Epreuve, extrait de la scène 2

*LISETTE - Oh vous m'impatientez avec vos tant mieux si
tristes vos tant pis si gaillards et le tout en m'appelant
ma grande fille et mon poulet il faut s'il vous plaît que
j'en aie le cœur net Monsieur Blaise pour la dernière
fois est-ce que vous m'aimez*

L'Epreuve, extrait de la scène 13

DECOUVRIR L'ORIGINALITE DE L'EPREUVE

LE RENOUVELLEMENT DU PERSONNAGE DU VALET

Dix ans séparent L'Épreuve du Jeu de l'amour et du hasard. On peut faire remarquer aux élèves que Marivaux traite différemment le personnage du valet qui doit jouer le rôle du maître. Ainsi Frontin n'éveille nullement les soupçons d'Angélique, et passe aisément pour l'ami riche annoncé par Lucidor. Au contraire, la Silvia du Jeu est fortement rebutée par la grossièreté d'Arlequin, et s'interroge sur l'identité de celui-ci. Arlequin prolonge la tradition des valets ridicules, comme peut l'être le Sganarelle de Dom Juan, alors que Frontin semble gommer les frontières sociales, et prépare déjà le Figaro que Beaumarchais invente en 1778.

Comparons :

ARLEQUIN. Ah, te voilà, Bourguignon ; mon portemanteau et toi, avez-vous été bien reçus ici ?

DORANTE. Il n'était pas possible qu'on nous reçût mal, Monsieur.

ARLEQUIN. Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait avertir mon beau-père qui était avec ma femme.

SILVIA. Vous voulez dire Monsieur Orgon et sa fille, sans doute, Monsieur ?

ARLEQUIN. Eh oui, mon beau-père et ma femme, autant vaut ; je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés ; cela est convenu, il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA. C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

ARLEQUIN. Oui, mais quand on y a pensé on n'y pense plus.

SILVIA, bas à Dorante. Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble ?

ARLEQUIN. Que dites-vous là à mon valet, la belle ?

SILVIA. Rien, je lui dis seulement que je vais faire descendre Monsieur Orgon.

ARLEQUIN. Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi ?

SILVIA. C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE. Elle a raison, Monsieur, le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN. Eh bien, me voilà pour le faire.

DORANTE. Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN. Pardi, voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain.

SILVIA. En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas ? Oui, Monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

ARLEQUIN. Et ma femme aussi, je vous prie ; mais avant que de partir, dites-moi une chose, vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel ?

SILVIA. Vous l'avez dit.

ARLEQUIN. C'est fort bien fait, je m'en réjouis : croyez-vous que je plaise ici, comment me trouvez-vous ?

SILVIA. Je vous trouve... plaisant.

ARLEQUIN. Bon, tant mieux, entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA. Vous êtes bien modeste de vous en contenter, mais je vous quitte, il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père, car assurément il serait venu, et j'y vais.

ARLEQUIN. Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, à part. Que le sort est bizarre ! Aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

Marivaux, Le Jeu de l'amour et du hasard, Acte I, scène 8

On remarque au contraire que si Frontin déplaît à Angélique, c'est parce qu'elle aime Lucidor et parce qu'elle est déçue, mais en aucun cas parce que Frontin est grossier avec elle. Son langage distingué et son attitude respectueuse font illusion :

Scène 11, Angélique, Frontin, Lisette

Angélique reste immobile ; Lisette tourne autour de Frontin avec surprise, et Frontin paraît embarrassé.

FRONTIN. Mademoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naissante ; vous me découragez tout à fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE. Mademoiselle est immobile, vous muet, et moi stupéfaite ; j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, tristement. Lisette, qui est-ce qui l'aurait cru ?

LISETTE. Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN. Si la charmante Angélique daignait seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferais point de peur, et peut-être y reviendrait-elle : on s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'expérience, essayez-en.

ANGÉLIQUE, sans le regarder. Je ne saurais ; ce sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie à Monsieur, je lui demande pardon, je ne me sens pas bien ; j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

L'Epreuve, scène 11

Frontin est pourtant un personnage comique, et s'il joue à merveille le rôle de l'ami riche venu de Paris, il n'en reste pas moins un valet de comédie, volontiers fat, comme on peut le voir au début de la pièce :

FRONTIN. De ma figure, qu'en dites-vous ? Il se retourne. Y reconnaissez-vous votre valet de chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur ?

Et plus loin :

FRONTIN. C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causait sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris, il y a quatre ou cinq ans, et qui était à une dame chez qui mon maître allait souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois ; mais comme elle était jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue, et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR. Mais, vraiment, il y en a une chez Madame Argante de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une dame du pays.

FRONTIN. Ma foi, Monsieur, la friponne me reconnaîtra ; il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

L'Épreuve, extraits de la scène 1

Cette dernière réplique est d'autant plus drôle qu'on aura choisi un comédien au physique ingrat ou qu'on lui aura fait adopter un défaut risible (défaut de prononciation, tic gestuel...). On peut mener une réflexion avec les élèves sur les partis pris possibles : si Frontin est exagérément ridicule, il sera drôle, mais peu crédible en aristocrate parisien. S'il est un double de Lucidor, à savoir jeune et beau, il sort de sa catégorie de valet de comédie et la pièce gagne en gravité.

IMMORALITE DU NOMBRE IMPAIR

Une particularité de la pièce réside dans son déséquilibre : il y a cinq personnages, -si l'on écarte la mère- et si des couples doivent se former, le spectateur sait d'avance qu'un personnage demeurera seul. Alors que *Le Jeu* permet aux couples de maîtres et de valets de s'unir à la fin -Silvia et Dorante d'une part, Lisette et Arlequin de l'autre- le schéma de *L'Épreuve* paraît cruellement instable car impair. **Le choix du quintet plutôt que du quatuor, en perdant en symétrie, gagne en sinuosité, et permet davantage d'imprévu.**

On peut demander aux élèves de réfléchir aux deux possibilités offertes tour à tour par l'intrigue de la pièce. L'union de Lisette avec Blaise leur paraît-elle plus satisfaisante, plus juste que celle avec Frontin ? Le dénouement leur paraît-il moral ? Car en réalité, Frontin le fidèle serviteur se trouve doublé, et contre toute attente, le couple miroir des maîtres qu'il formait avec Lisette n'aboutit pas : Frontin se déclare trop tard, et le seul qui n'ait jamais ni menti, ni abusé de son pouvoir, ni changé d'avis, ni cherché à s'élever indûment, est le grand perdant. Et c'est le paysan vénal et sot qui l'emporte, contre toute attente et surtout hors des règles établies de la morale et de la morale au théâtre. Au théâtre, ce n'est pas l'argent qui doit normalement nouer les mariages : Molière s'est insurgé contre ce travers de son siècle. Mais Marivaux est un homme du XVIIIème et d'une certaine façon, la lecture des libertins – Laclos, Prévost, Rétif de la Bretonne, Crébillon fils...- peut éclairer le dénouement en ce qui concerne les valets.

PRIMAUTE DE LA QUESTION SOCIALE AU XVIIIEME SIECLE

Afin de faire comprendre aux élèves à quel point le rang est une préoccupation majeure dans la société de Marivaux, on peut leur demander, en lisant la pièce, de relever toutes les occurrences qui ont trait à cette problématique . On s'aperçoit alors qu'aucun personnage n'échappe à cette question de la hiérarchie : la relation à l'autre se pose systématiquement en termes d'infériorité ou de supériorité, et Blaise lui-même , peu clairvoyant sur le comportement et les sentiments d'Angélique, et souvent ridicule par sa sottise ; sait parfaitement se situer dans la pyramide sociale. Dans ce cas, la sincérité, la spontanéité ne sont guère de mise : chacun agit en fonction de ce qu'il se croit autorisé à dire, à faire, à aimer. Toute la pièce repose sur ces cruelles contraintes.

Quelques exemples à retenir :

BLAISE. Eh mais ! Jamais voute mère n'y consentira (Madame Argante, au mariage de Blaise avec Angélique)

FRONTIN. Il vous aimait, dites-vous, et je ferais comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare. (à Lisette, et déguisé en maître)
Il est fâcheux à un galant homme, à qui tout Paris jette ses filles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essayer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. (Frontin déguisé, à Madame Argante, au sujet de sa fille)

LUCIDOR. Il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne ; mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances. scène 1

Je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même...(à Blaise) Le parti pourrait convenir (Blaise pour Angélique) scène 2

Elle sert Madame Argante, mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village. (à propos de Lisette)

ANGELIQUE. vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.(à Blaise, qui n'est donc pas un « homme du monde ») scène 5

LISETTE. Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, Monsieur Blaise, mais je crains que Madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille. Scène 2

On dirait que vous m'en contez ; je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous, de quoi s'agit-il donc ? (A Blaise) scène 4

En vérité, Mademoiselle, on ne saurait vous excuser ; attendez-vous qu'il vienne un prince ? (à Angélique) scène 16

MADAME ARGANTE. Approchez, Mademoiselle, approchez, n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait Monsieur, de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune et la médiocrité de votre état ? (scène 15)

De la même façon, l'argent est omniprésent dans l'intrigue, et Marivaux fait preuve parfois de cynisme: on marchandise, les enchères montent, des cinq mille livres de rente du début, on passe à douze, puis à vingt ! Le mariage est montré dans cette pièce sous ses dehors les moins romantiques, et c'est plutôt du côté du notaire que du poète qu'il faut chercher. L'échange d'Angélique avec Blaise donne à voir ces tensions :

ANGÉLIQUE, languissante. Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

MAÎTRE BLAISE. Si fait da : ça m'avait un peu quitté, mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE, toujours languissante. À cause des vingt mille francs ?

MAÎTRE BLAISE. À cause de vous, et pour l'amour d'eux.

L'Épreuve, extrait de la scène 19

MODERNITE DE L'AMOUR CHEZ MARIVAUX

La vraie modernité de Marivaux tient davantage au contenu qu'à la forme. Spectateurs et lecteurs du XX^{ème} siècle, nous avons derrière nous une succession d'auteurs et de mouvements qui ont fait éclater les codes (les Romantiques au théâtre, les Surréalistes en poésie, le Nouveau roman, *Le Sacre du Printemps* en danse...). Sans doute moins étonnés par l'aspect novateur du langage – le célèbre « marivaudage » - que ne l'étaient le public et la critique de l'époque, nous sommes en revanche touchés par la nature des interrogations au sujet du couple portées sur la scène par Marivaux. Héritière du conte de fées, où l'histoire se termine là où la vie de couple commence, la littérature s'est longtemps préoccupée des obstacles qui se dressent devant les amants avant leur union. Le mythe de *Tristan et Iseut* (voir à ce sujet l'ouvrage de Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*) dont la production littéraire française et européenne est l'héritière (*Bérénice*, *Le Cid*, *Roméo et Juliette*, *la Nouvelle Héloïse*... ..) magnifie la lutte des amants contre les interdits moraux, sociaux, les codes de l'honneur, les impératifs familiaux ou le devoir politique. La comédie de Molière en donne une variante amusante, les épreuves que doivent remporter les amants étant incarnées par les vices paternels : préjugés, orgueil, avarice, peur obsessionnelle de l'infidélité... Chez Marivaux, l'obstacle n'est pas à l'extérieur du couple, mais à l'intérieur. Le père n'est pas hostile aux amants. Celui du *Jeu* est d'une admirable magnanimité ; et dans *L'Épreuve*, la mère d'Angélique ne se montre autoritaire que lorsque sa fille semble agir avec caprice, mais la menace n'est guère prise au sérieux, même lorsqu'il s'agit de la déshériter. Et surtout, cette mère est particulièrement absente (elle n'apparaît qu'aux scènes 14, 15 et 22). Marivaux laisse toute la place aux débats intérieurs qui agitent les jeunes gens.

Ainsi, toute la subtilité de Marivaux est d'avoir compris que la difficulté ne réside pas dans l'obstacle à surmonter (qui peut être bénéfique, car il galvanise) mais dans les nombreux pièges qui se dressent lorsque le couple dure. C'est pourquoi Lucidor tient tant à être sûr de l'amour d'Angélique, dépouillé de la séduction de sa fortune. Notre époque d'union libre et de divorces fréquents ne peut que prêter l'oreille à cette réflexion sur la permanence du sentiment. En cela, Marivaux parle à notre siècle encore plus que Molière. Si le mariage arrangé nous concerne peu, en revanche, la question de la sincérité en amour est universelle. Et lorsque la différence sociale vient s'en mêler, la question que se pose Lucidor dans la première scène est

forcément d'actualité : « Tout sûr que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois ; et si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime ».

On peut proposer l'exercice suivant : à partir des résumés des pièces de Molière : *L'Avare*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Le Malade imaginaire*, *Le Médecin malgré lui*, *L'Ecole des femmes*, etc, trouvés dans un dictionnaire, repérer ce qui fait obstacle au mariage, la contradiction entre les désirs des jeunes gens et ceux des pères. Puis comparer avec Marivaux : Où se trouve l'obstacle ? Qu'ont à vaincre les amants ?

Laissons le soin de conclure à Giraudoux, dans l'hommage qu'il a rendu à Marivaux à l'occasion de son 255^{ème} anniversaire (à la Comédie Française en 1943). S'y trouve formulée avec justesse cette émouvante tentative de réalisme de grand dramaturge du XVIIIème :

« L'élégance du style, la fantaisie des personnages ne doivent pas nous tromper. Le débat du héros et de l'héroïne n'est pas le jeu d'une coquetterie ou d'une crise, mais la recherche d'un assentiment puissant qui les liera pour une vie commune de levers, de repas et de repos. Pas d'ingénue. Aucune prude. Les femmes de Marivaux sont les aînées, plus loyales mais à peine moins averties, des femmes de Laclos. Leurs balancements, leurs décisions ne puisent pas leur valeur dans leur inconsistance, mais au contraire dans la vie que leur confère un corps toujours présent. Qui a cherché l'imaginaire chez Marivaux ? Ses scènes sont les scènes de ménage ou de fiançailles du monde vrai. »

INTERVIEW DE RENAUD DILIGENT,

METTEUR EN SCENE DE L'ÉPREUVE AVEC LA CIE CES MESSIEURS SERIEUX

SUR LE REGISTRE DE LA PIÈCE

Florence Monvaillier : La tendance actuelle est de monter Marivaux avec gravité, au prétexte qu'on trouve dans le texte une réflexion sur les rapports humains, sur les sentiments, des rapprochements possibles avec Sade, les Lumières. Or, Marivaux intitule sa pièce Comédie, et joue traditionnellement avec les comédiens italiens. Avez-vous cherché à tirer la pièce vers le registre sérieux ou vers un ton plus léger ?



Renaud Diligent : *L'Épreuve* est avant tout une comédie. Mais ce qui me semble important c'est la lecture que l'on peut faire de ce texte aujourd'hui et plus largement des classiques. Si on tord le registre d'une pièce ce n'est pas pour suivre une tendance actuelle... Face aux textes classiques, je me pose la question : « En quoi ces textes me parlent ? » et non pas « En quoi ces textes peuvent encore me parler ? ». La

pièce raconte la traversée d'une épreuve par une jeune femme, l'argument repose sur une histoire de marché et d'argent. Car l'Épreuve que Lucidor / le lucide tend à l'ange / Angélique n'est pas uniquement motivée par la révélation de l'amour de cette dernière mais aussi pour se prévenir d'une mésalliance financière. Ici le pouvoir des mots se double du pouvoir du capital : le cœur d'Angélique n'est qu'une marchandise. Une comédie amère donc... J'imagine l'Épreuve comme un conte noir centré sur le parcours d'Angélique où Lucidor, aveugle de la vérité des signes du corps et voulant obtenir la vérité des mots, déclenchera chez la jeune fille une révolte. Elle n'est pas si naïve. À trop jouer on finit par perdre. Pour Marivaux, l'humour ne peut naître que si les personnages vivent une tragédie.

En me plongeant dans ses œuvres, j'ai vu un auteur qui écrivait sur des jeunes gens qui avaient du mal à se parler, à échanger, à se connaître et à se reconnaître. Ces personnages passaient par des méandres comme des ruses, des déguisements, des tests, des expériences avant de se comprendre. Tous ces signes me renvoyaient d'une certaine manière plus à ma génération qu'à l'idée du « marivaudage ». Ici Angélique, Lucidor, Lisette, Frontin et Blaise, sont les jeunes protagonistes de cette comédie.

Ce qui me touche également, c'est que l'Épreuve est une des rares pièces de Marivaux où les maîtres ne se marient pas entre eux. Si tous les protagonistes de la pièce appartiennent à la « roture », ils ne sont pas tous du même rang. Angélique et sa mère sont dites d'une classe inférieure à celle de Lucidor, mais néanmoins supérieure à celle de Blaise. En faisant un raccourci, on pourrait dire qu'elles sont de la classe moyenne. Tous les personnages de la pièce semblent bien comprendre leur ordre et leur interdépendance entre eux, chacun étant aussi

dans un conditionnement social bien marqué par des barrières d'ordre moral infranchissables. Ainsi Angélique est soumise à une forte pression sociale, qu'une mésalliance pourrait déclasser. Tout comme Lucidor dont le dilemme entre son égo et sa fortune : « M'aime-t-elle pour moi ou pour mon argent ? ». En allant au bout du stratagème, en poussant Angélique à se révolter, Marivaux nous fait entendre une pièce où l'enjeu est la question de la liberté face aux conventions. Une pensée pas très éloignée de celle des Lumières, les contemporains de Marivaux. L'enjeu poétique de la pièce rejoint le politique, loin de la simple idée du marivaudage. Le désir des personnages est confronté aux conventions sociales, ils doivent passer une épreuve pour en changer.

FM : Pour vous, la force comique du texte est-elle réservée aux interventions de Blaise, à qui Marivaux semble avoir donné le meilleur de sa vis comica ?

RD : Ce qui fait de Blaise un personnage hautement comique c'est la combinaison que fait l'auteur, entre sa langue (où Marivaux s'est amusé à inventer un langage paysan) et les changements mercantiles de direction de son cœur.

Mais, en fait la pièce repose avant tout sur un canevas bien connu de comédie. Basé sur le travestissement d'un personnage qui joue une autre personne ayant une autre fonction : ici Frontin se fait passer pour un homme riche alors qu'il n'est qu'un valet. Ce mélange, où le public est complice, est source d'ambiguïté pour tous les protagonistes et de quiproquos. Les rebondissements reposent sur la réussite ou non de cette entreprise ; sur la manière dont lui et les autres personnages, entraînés par Lucidor qui a commandé ce changement de statut, vont se sortir de situations complexes.

SUR LE TRAVAIL DE METTEUR EN SCENE :

FM : Vous qui avez monté précédemment des textes contemporains, plus proches de l'écriture d'aujourd'hui, écriture dite de plateau, jugez-vous votre travail sur le répertoire classique radicalement différent ? Abordez-vous le texte d'une autre manière lorsqu'il s'agit d'une œuvre appartenant au patrimoine littéraire ?

RD : Forcément on n'aborde pas de la même manière un auteur classique qu'un auteur d'aujourd'hui. Déjà par le simple fait que la langue de l'auteur nous est un peu moins familière, bien que l'écriture contemporaine ne veuille pas dire écriture quotidienne...

Pourtant je pense que c'est la fréquentation des auteurs modernes qui me donne paradoxalement l'envie de relire et de travailler un classique. Non pas par lassitude, mais parce que les écritures contemporaines m'ont habitué à une forme d'enquête autour d'elles. Face à certaines formes d'aujourd'hui on peut être dérouté, l'espace de la prise de parole n'est pas toujours évident, il faut le rechercher, le déceler avec les acteurs. J'avais envie de voir comment cette recherche se reflétait dans un texte classique, comment avec les acteurs nous essayons d'aborder cette langue dans notre présent. En se posant finalement les mêmes questions que pour un texte d'aujourd'hui.

J'aime me poser la question du genre au théâtre. Le premier spectacle de la compagnie était un drame sur l'adolescence, le second une pièce sociale, là j'avais envie de travailler une comédie. De nombreux auteurs contemporains ont bien sûr travaillé ce genre... Mais en travaillant un classique on revient vers une sorte d'origine et cela m'intéressait de faire ce lien en l'actualisant.

FM : L'Épreuve est un texte réputé difficile. Avez-vous hésité à le monter, avez-vous reculé devant certaines audaces, ou tâtonné ?

RD : Je ne sais pas si L'Épreuve est un texte plus difficile qu'un autre texte de cet auteur. Marivaux m'intéresse parce qu'il combine gravité et légèreté. Parmi ses textes, j'ai choisi L'Épreuve parce que le bouleversement social à l'intérieur de la pièce me semble pertinent aujourd'hui. En relisant l'œuvre de l'auteur, je me suis aussi aperçu qu'il donnait toujours la parole aux jeunes gens. Finalement, ces pièces parlent de jeunes confrontés aux contraintes sociales et à leurs sentiments dans la problématique de l'engagement amoureux. Dans l'Épreuve, Lucidor a l'obsession de la vérité, il cherche l'aveu, il va tout faire pour entendre ce qu'il veut entendre en établissant un stratagème. Au fond il cherche à tout contrôler. Mais Marivaux nous fait entendre que cette doctrine est impossible parce que certaines choses nous échappent et que l'on doit composer avec l'imprévu. Lucidor va être dépassé par les événements, dépassé par son propre jeu, dépassé par la pensée de la jeune fille.

FM : Quel personnage vous a le plus intéressé à imaginer dans cette pièce ?

RD : Angélique... C'est son épreuve que l'on nous montre et c'est par sa force que la pièce bascule. Dans le texte, la place de la femme est questionnée d'une manière très moderne. Comme dans un autre texte de Marivaux, la fausse suivante, elle va prendre son destin en main et revendiquer sa liberté. Mais ici c'est l'épreuve qu'elle subit et la résistance qu'elle va déployer qui vont la conduire à s'exprimer.

Angélique naîtra femme en refusant les deux prétendants que lui propose Lucidor (Frontin et Blaise), Marivaux est bien un auteur du siècle des Lumières...

Et le dénouement heureux, induit par les conventions de l'époque, ne pèse pas lourd face au propos tenu par cette jeune femme du XVIIIe. L'ordre social rétabli, Angélique doit-elle de nouveau se taire à jamais, ou tracera-t-elle une autre perspective ?

SUR LE SPECTACLE LUI-MEME

FM : La pièce est très courte, souvent elle est donnée avec une autre – Béatrice Agenin monte L'Épreuve avec *les Sincères* en 2003. Comment avez-vous densifié, allongé le temps afin qu'il nourrisse suffisamment le spectateur ?

RD : Le fait que l'on retrouve souvent L'Épreuve associée à d'autres pièces de Marivaux, (comme *Les acteurs de bonne foi*, *Les Sincères*, *Le Legs*...) n'est pas lié à une histoire de temps ou de durée de la pièce. Tous ces textes sont des pièces en un acte, d'où la tentation de les rassembler pour se rapprocher des grandes pièces en cinq actes de l'auteur comme *La fausse suivante* qui peuvent comporter plusieurs intrigues. D'une manière classique, ces pièces en un acte étaient aussi des levers de rideaux et donc étaient jouées en amont d'une autre représentation souvent plus tragique... Mais rien qu'en jouant L'Épreuve nous arrivons à une heure de spectacle...

Je ne sais pas si plus aurait été mieux, car je trouve justement que c'est dans la fulgurance et dans son unicité que L'Épreuve résonne. Car elle contient tous les aspects du théâtre de cet auteur.

FM : Qu'est-ce qui vous enthousiasme le plus, dans la création de ce spectacle ?

RD : J'aime raconter des histoires. Ce qui m'enthousiasme toujours le plus dans la création d'un spectacle, c'est comment la communauté que nous créons autour d'un texte va partager ses interrogations avec le public en constituant une assemblée lors de la représentation. Ici c'est avec une œuvre de Marivaux, un texte écrit il y a trois cent ans qui nous rassemble et qui nous interroge. Comment le ramener vers nous ? Comment le faire entendre ? Ces questions m'animent.

FM : Le public adolescent imagine bien souvent qu'il faut jouer une pièce du répertoire en costume d'époque, par souci de réalisme. Quels sont vos choix à ce propos en tant que metteur en scène ?

RD : Dans le spectacle, les acteurs ne portent pas de costumes d'époque. Je ne cherche pas à faire une reconstitution archéologique de la pièce ou de développer un rêve sur le XVIII. Je ne cherche pas non plus à démontrer que les spectacles en costume sont « has been »... Ce choix est lié à plusieurs raisons. Ce qui m'importe c'est de raconter cette histoire avec des corps d'aujourd'hui, avec des jeunes gens de maintenant. Parce que les interrogations qu'ils portent



dans le texte m'interpellent maintenant. Donc je mets en place des codes pour signifier cette direction (et le costume en fait partie). En outre je trouve que le costume d'époque contraint beaucoup l'acteur, (on ne se déplace pas de la même manière avec une robe à corset) et je ne cherche pas à contraindre le corps des acteurs avec des postures, mais de les laisser proche d'eux, de ce qu'ils sont.

Après tout *L'Épreuve* est une histoire d'amour où un homme n'arrive pas à révéler son amour. Par peur et par obsession, Il va monter un stratagème pour voir si celle qu'il aime, l'aime en retour, avant de se déclarer... A-t-on besoin des codes vestimentaires du XVIII pour raconter cette histoire ?

SUR LA VENUE DES ELEVES

FM : Si un professeur amène sa classe au théâtre, lui conseillez-vous d'avoir fait lire la pièce aux élèves au préalable ?

RD : Raconter la pièce au préalable pourrait nourrir les attentes des élèves dans le mauvais sens. Et révéler la fin de l'intrigue enlèverait une part de suspense. Par contre visionner le film *L'esquive* d'Abdellatif Kechiche, qui entrelace l'histoire de jeunes gens qui découvrent le théâtre de Marivaux et leurs propres sentiments amoureux peut être une très bonne introduction pour présenter l'auteur.

FM : Quel intérêt un adolescent d'aujourd'hui, nourri aux jeux vidéos et à Facebook, peut-il trouver à un spectacle tel que le vôtre ? Quel argument opposeriez-vous au reproche que la jeunesse fait souvent au théâtre, d'être dépassé, scolaire, poussiéreux ?

RD : Je pense que Marivaux a une bonne réception auprès du public adolescent. Tout d'abord parce que l'auteur donne à voir des jeunes gens. En soi c'est un premier élément d'identification. Ces personnages ont du mal à exprimer leurs sentiments et là encore les adolescents se retrouvent aussi... En fait, les points de rencontres sont nombreux entre ce que vit ce public au quotidien et ce qu'exprime Marivaux.

Pour ce qui est des « nouvelles technologie » ou dit autrement « des nouveaux protocoles d'échanges et de relation aux autres via le virtuel » c'est là que la pièce est étonnante. Car quand aujourd'hui le site Internet Meetic fait sa campagne de pub « Ayez l'amour sans le hasard » en détournant le titre d'une pièce de Marivaux bien connue, l'expérience que formule Lucidor prend un autre sens. Dans ce nouveau protocole d'échanges et de rencontres, le calcul et l'objectivisation tendent à rationaliser la rencontre amoureuse pour faciliter les rencontres mais aussi minimiser la déception. La sélection du partenaire au préalable évite toute prise de risque, de la découverte concrète de l'autre à l'échec de la rencontre. Lucidor ne cherche ni plus ni moins que la même forme de sécurité. Le risque zéro est bien un symptôme de notre vie contemporaine. Le hasard doit être évité à tout prix. Hélas pour Lucidor (et tant mieux pour nous) l'expérience dérape, justement à cause de ce qui devait être évité : le hasard.

Enfin, pour répondre à la seconde question, je trouve que scolaire, dépassé, poussiéreux ne sont que des préjugés un peu faciles... Le théâtre est loin de pouvoir être classé avec ces qualificatifs, il suffit de pousser les portes d'un théâtre pour s'en rendre compte... Il faut être curieux et j'espère que le spectacle pourra participer de cette curiosité

Propos recueillis par Florence Monvaillier

ANNEXES

JUGEMENTS DE MARIVAUX

Dans le Dictionnaire *Robert des grands écrivains* :

« Je pense, pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous, et qu'il ne faut pas trop se fier à celles que notre esprit veut faire à sa guise, car je le crois un grand visionnaire. » (*La Vie de Marianne*)

Regrets de Marivaux qui fait jouer les comédiens français :

« Il faut [...] que les acteurs ne paraissent jamais sentir la valeur de ce qu'ils disent, et qu'en même temps les spectateurs la sentent et le démêlent à travers l'espèce de nuage dont l'auteur a dû envelopper leur discours. Mais [...] j'ai eu beau le répéter aux comédiens, la fureur de montrer de l'esprit a été plus forte que mes très humbles remontrances ; et ils ont mieux aimé commettre dans leur jeu un contresens perpétuel, qui flattait leur amour-propre, que de ne pas paraître entendre finesse à leur rôle. »

LECTURES ASSOCIEES

En lecture cursive ou en étude d'œuvre intégrale, les textes suivants peuvent enrichir la réflexion sur la pièce de Marivaux :

Sur la délicate question de l'amour et de l'argent, problématique qui émerge au XVIII^e : Abbé Prévost, *Manon Lescaut* (« Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain ? »)

Sur la découverte du sentiment amoureux et la difficulté de le vivre et de l'exprimer : Molière, *L'École des femmes* (la lettre d'Agnès à Horace)

Sur le mensonge qui prend des proportions incontrôlables : Emmanuel Carrère, *L'Adversaire* (à propos d'un fait divers, l'affaire Jean-Claude Romand)

CAPTATION

Les Sincères, l'Épreuve, mise en scène Béatrice Agenin (Copat)

Le texte de la pièce est disponible en ligne sur le site <http://www.théâtre-documentation.com>

LA COMPAGNIE CES MESSIEURS SERIEUX

Dirigée par Renaud Diligent depuis sa création en 2008, la Compagnie *Ces Messieurs Sérieux* est implantée dans la Région Bourgogne. Le nom de la compagnie est un hommage à une série de dessins homonymes réalisés par Tadeusz Kantor dans les années 70-80. La compagnie s'intéresse principalement aux écritures contemporaines ou propose une relecture des grands textes du répertoire. L'écriture théâtrale est la clef de voûte de la démarche de la compagnie, le texte est perçu comme un partenaire qui invite aux débats. En 2010 au Festival « Théâtre en Mai » du Théâtre Dijon Bourgogne centre dramatique national, la compagnie crée ***norway.today*** d'Igor Bauersima. Puis, en février 2011 ***Haute-Autriche*** de Franz Xaver Kroetz au Théâtre Mansart à Dijon. *La compagnie Ces messieurs sérieux est en compagnonnage auprès du Théâtre – Scène conventionnée d'Auxerre, pour la saison 13-14.*

Compagnie Ces Messieurs Sérieux – Renaud Diligent
<http://cesmessieursserieux.com>

Dossier réalisé par Florence Monvaillier,
professeur missionné au service éducatif du Théâtre - scène conventionnée d'Auxerre
Août 2013

Le Théâtre – Scène conventionnée d'Auxerre
54 rue Joubert – 89000 Auxerre
téléphone 03 86 72 24 24
accueil@auxerreletheatre.com
www.auxerreletheatre.com



web